

LE CLUB DE ENFANTS PERDUS

Octobre 2022 : J'ai découvert l'existence de cet ouvrage de Rebecca Lighieri : « Le Club des Enfants Perdus, en regardant l'enregistrement d'une interview par une journaliste de la chaîne « Ligne droite », de la mère d'un élève, adolescent de quinze ans, qui faisait partie des classes choisies par le Ministère de l'Éducation Nationale pour le trente septième «Goncourt des Lycéens ».

<https://www.academiegoncourt.com/goncourt-des-lyceens>

<https://www.education.gouv.fr/le-prix-goncourt-des-lyceens-7637>

Cette opération permet à deux mille lycéens de se plonger dans les ouvrages sélectionnés pour le prix Goncourt et de faire entendre leurs voix. Cette année les ouvrages nominés pour ce prix sont :

Les 14 romans sélectionnés pour le Prix Goncourt des Lycéens 2024 sont :

- Ruben Barrouk, Tout le bruit du Guéliz (Albin Michel)
- Thomas Clerc, Paris Musée du XXIe siècle (Les éditions de Minuit)
- Sandrine Collette, Madelaine avant l'aube (JC Lattès)
- Kamel Daoud, Houris (Gallimard)
- Hélène Gaudy, Archipels (L'Olivier)
- Philippe Jaenada, La désinvolture est une bien belle chose (Mialet-Barrault)
- Maylis de Kerangal, Jour de ressac (Verticales)
- Étienne Kern, La vie meilleure (Gallimard)
- Emmanuelle Lambert, Aucun respect (Stock)
- **Rebecca Lighieri, Le Club des enfants perdus (P.O.L)**
- Thibault de Montaigu, Coeur (Albin Michel)
- Olivier Norek, Les guerriers de l'hiver (Michel Lafon)
- Jean-Noël Orengo, "Vous êtes l'amour malheureux du Führer" (Grasset)
- Abdellah Taia, Le Bastion des larmes (Julliard)

Lors de cette interview l'invitée présente l'ouvrage de Rebecca Lighieri « Le Club des Enfants Perdus » que lui a apporté son fils de quinze ans, faisant partie des deux mille lycéens à qui ont été distribués les ouvrages nominés pour le Goncourt, cette année, en disant que son fils avait été choqué par ce qu'il avait trouvé dans les premières pages de l'ouvrage. La journaliste annonce alors qu'elle va lire cet extrait, en demandant aux gens qui sont à l'écoute de tenir leurs enfants loin de leur ordinateur.

Avant de reproduire ces lignes parlons de l'auteur (on dit autrice aujourd'hui). Rebecca Lighieri est le pseudonyme que s'est donné Emmanuelle Bayamak-Tam (nom de son premier mari, dont elle a deux filles) pour signer ce roman.



Rebecca Lighieri, romancière spécialisée dans les « dark romances »

Née le 16 mars 1966 (58 ans). Titulaire d'une agrégation de Lettres Modernes. Professeure de Français à Villejuif, banlieue parisienne. Elle est la fille de Francis et Christian Garino. Elle s'est spécialisée dans les dark romances.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Dark_romance

Son compagnon est Djamel Arrouche :



Qui est l'un des leaders de [La France insoumise](#) à [Villejuif](#), notamment candidat à l'élection législative de 2017 dans le Val-de-Marne¹³ et suppléant en 2022 de la députée [Sophie Taillé-Polian](#).

Impossible d'obtenir des renseignements sur les parents de « Rebecca Lighieri », leurs professions, etc.

Je commence donc par reproduire l'extrait du livre que la journaliste de « Ligne Droite » avait lu. Avant cela je situe le contexte du Livre. Armand et Birke (d'origine allemande) ont une fille unique, Miranda. Tous deux sont des acteurs professionnels, dans le théâtre, a priori connus et appréciés dans le milieu. Dans ce livre de 515 pages Rebecca Lighieri fait s'exprimer deux de ses personnages. D'abord Armand, le père, de la première page à la page

238, puis Miranda (de la page 239 à la page 495), qui annonce son suicide, à 27 ans, et enfin une dernière fois Armand, de retour de l'enterrement de sa fille, de la page 492 à la fin.

Cet extrait se situe dans la première partie, à la page 51, où Armand, la cinquantaine, décrit sa relation sexuelle avec son épouse Birke, même âge :

... Cette fois encore, tandis que nous nous retrouvons au lit et qu'elle se retourne pour l'offrir son dos splendide, je suis traversé par une émotion confuse, un mélange de regret et d'ennui – qui ne m'empêche pas d'être excité et d'attraper à pleines mains les hanches de Birke. Elle aime que je la tiens comme ça, et à la façon dont elle frétille contre ma queue, je devine qu'elle a envie d'une pénétration anale. A condition que je la prépare bien sûr, et ma main tâtonne déjà, sur la lampe de chevet, à la recherche d'un tube de crème que nous réservons à cet usage. Je devrais être heureux qu'elle aime la sodomie. C'est loin d'être le cas de toutes les femmes, et j'en connais beaucoup qui ne veulent même pas en entendre parler. Ou plutôt, elles veulent bien en parler, mais certainement pas passer à l'acte.

- *Ah non pas question, c'est trop crade¹.*
- *Lave-toi le cul avant, si tu ne veux pas que ça soit crade.*
- *Mon cul ne marche que dans un seul sens : des trucs peuvent en sortir, mais pas y rentrer, désolée.*

A de rares et mémorables occasions², je suis parvenu à convaincre une femme de passer outre à ses réticences, mais concernant Birke, je n'ai pas eu à insister : elle l'avait déjà fait avant moi, et elle adorait ça. Une fois de plus je m'introduis dans son cul, préalablement lubrifié et travaillé par des rotations vigoureuses de l'index. Mon gland cogne déjà contre je ne sais pas quoi, une protubérance crénelée et spongieuse³ – et je sens qu'il ne m'en faudrait pas beaucoup plus pour jouir, mais évidemment je me retiens et j'attends. J'attends la modification de son souffle, mais aussi l'imperceptible déclic que j'ai appris à guetter quand je suis dans son cul, ce moment où le fourreau se resserre autour de ma verge, le renflement voluptueux de ses muqueuses immédiatement suivi d'une pulsation profonde qui me dit que ça y est, je peux y aller, la rejoindre et finir avec elle.

Je me retire immédiatement mais précautionneusement, histoire de ne pas lui faire mal. Je veille aussi à ne pas salir les draps : rien ne rebute Birke pendant l'amour, mais elle ne supporte pas la moindre traînée de merde sur les draps. Récupérant l'oreiller qu'elle a envoyé valdinguer, je m'abats à ses côtés, encore essoufflé de ce petit coup vite fait et bien fait. Parfois elle aime quand ça va vite et fort. Et puis, il y a toutes ces autres fois, où elle veut au contraire que je

¹ Ici, Armand évoque un dialogue avec une partenaire qui refuse sa proposition.

² On comprend qu'Armand a recherché une partenaire avec qui pratiquer la sodomie. Après des déconvenues il a enfin trouvé la perle rare, Birke.

³ Un étron, présent dans « le fourreau ».

prenne mon temps. Avant même que nous passions au lit, je sais généralement ce dont Birke a envie. Et pareil pour elle.

C'est justement là que le bât blesse. Parfois j'aimerais ne pas deviner par quels mots elle va fouetter mon désir ni par quels gestes elle va me signifier ce qu'elle veut. Nous n'en parlons jamais, mais j'imagine qu'elle partage ma ambivalence et qu'elle se réjouit de notre entente sexuelle tout autant qu'elle aspire au changement. Défonce-moi, suce tes doigts, caresse-moi, vient t'asseoir sur ma bouche⁴, serre-fort, sens-moi, tu vas me faire cracher, lèche-moi le téton, gicle en moi, prends, regarde comme je suis ta chienne⁵, tire-moi les cheveux⁶ ... C'est drôle, la façon dont le dialogue érotique se met en place au sein d'un couple. Le nôtre continue à nous exciter, mais laisse peu de place aux variantes⁷. Ou plutôt les variantes finissent par faire partie intégrante de notre routine⁸.

Je mesure ma chance et je ne quitterai jamais Birke pour une autre sous prétexte que j'ai envie de changement. Simplement, l'infidélité⁹ m'est nécessaire si je veux continuer à désirer ma femme. Mais pour l'heure je ne pense ni à elle ni à moi, ni aux coups de canif que nous avons l'un comme l'autre donné au contrat : Je pense à Swan et à Miranda¹⁰. Est-ce qu'il la baise bien ? Peu probable. Mais il m'a l'air trop narcissique et trop égoïste pour se soucier d'un autre plaisir que le sien. Je suis narcissique, mais pas égoïste, et avant de sombrer dans une torpeur postcoïdale, ma main vient s'introduire entre les cuisses de ma femme pour la faire jouir une deuxième fois.

Dans un ouvrage comptant 515 pages le fait que cette description des ébats d'Armand et de Birke, riche de détails, qui restera d'ailleurs la seule, figure en début d'ouvrage est là pour désigner sur quoi sera centré l'ensemble : la sodomie. Effectivement, quand la parole est donnée à Miranda, à partir de la page 239, le seul moment où elle donnera des détails son sa relation sexuelle avec Swan est encore sur ce thème. Confer ce passage à la page 394 :

... Je ne dis rien. Je me contente de rejoindre Swan au lit, histoire de lui faire oublier ses idées noires. Et même si je suis une âme usée, même si mon corps a épuisé toutes les façons de jouir, il me reste encore assez de jeunesse pour ressentir un frisson d'excitation à l'idée que Swan va me faire payer mon refus de lui donner un enfant. Vu la relation que nous avons, mon ascendant sur lui, on pourrait s'attendre à ce que Swan soit mon soumis, mais c'est l'inverse.

⁴ Préalable à un cunnilinctus, où l'homme excite de clitoris de sa partenaire avec sa langue.

⁵ Élément d'une relation sadomasochiste où la femme, prenant un rôle masochiste, se rabaisse, devenant « la chienne de son partenaire masculin ».

⁶ Même attitude masochiste chez Birke.

⁷ On comprend que ce thème sadomasochiste, associé à la pratique de la sodomie est au centre des relations sexuelles du couple.

⁸ On peut entendre « des variantes de la pratique de la sodomie »

⁹ Dans l'ouvrage Armand décrira sa rencontre avec Line, avec lequel il entretient une relation adultère régulière à l'insu de son épouse, depuis des années.

¹⁰ Miranda est la fille unique d'Armand et de Birke. Swan est l'amant de celle-ci. Mais, pour Armand, que signifie « bien baiser » ?

Evidemment, puisque je suis la seule des deux à me sentir coupable – la seule qu’anime un violent désir d’expiation.

- *La cire ?*

Je propose ça l’air de rien, mais je sais très bien qu’il adore. Il aime aussi les caresses au couteau, mais aujourd’hui il est en colère, ça risquerait d’aller trop loin : je veux expier, c’est entendu, mais ce soir je n’ai pas envie d’aller jusqu’au sang. Je me déshabille, je sors la bougie, l’allume et la lui tend avant de m’allonger. Ensuite, je ne laisse mener le jeu, frémissant chaque fois que tombe une goutte de cire, entre les omoplates, puis sur chaque vertèbre, jusqu’aux fesses, qu’il écarte d’un doigt expert, jusqu’au finish. La bougie fond en dégageant une bonne odeur de térébenthine qui contribue à me détendre pour endurer les brûlures. Je les achète par dix dans un sex shop en ligne, mais ce que Swan ne sait pas, c’est qu’elles ont u point de combustion plus bas que les bougies ordinaires, ce qui m’évite de me retrouver avec des cloques. J’ai quand même de bonnes sensations et quand Swan décolle les coulures de cire froide, elles laissent des marques sur ma peau pâle. Ensuite, c’est la dernière partie du rituel, le tube de crème, les mains de Swan, son massage léger d’abord, puis de plus en plus appuyé au fur et à mesure qu’il descend le long de mon échine, jusqu’à mon orifice anal, encore étoile de cire rouge. Il a gardé le meilleur pour la fin, et tandis qu’il fait sauter ce dernier opercule, je gémiss d’impatience et d’appréhension, parce qu’après la cire, Swan ne s’emmerde pas avec les préliminaires, il s’en gouffre brutalement et tant pis pour moi si je ne suis pas prête.

C’est la seconde des deux seules descriptions d’ébats sexuels, dans le livre. L’histoire des bougies qui brûlent à plus basse température montre que Rebecca Lighieri a une bonne connaissance du sujet. Ici le lien, seulement esquissé dans le cas de ceux d’Armand, son père et de Birke, sa mère, est explicitement fait entre sado-masochisme et sodomie. Comment le ou la masochistes lient-ils plaisir et douleur ? On a peine à se l’imaginer, mais pour ces gens le plaisir sexuel ne peut venir qu’en étant associé à une punition. Il s’agit soit d’un jeu verbal, entre le dominant et le dominé (mâle ou femelle) soit d’u châtement corporel plus ou moins appuyé.

Comment devient-on sadique ou masochiste ? La situation mise en scène par Rebecca Lighieri suggère, ce que disent psychologues et sexologues, que l’enfant ajuste son comportement en fonction de sa représentation de la «scène primitive». Soit qu’il en ait été témoin direct, soit que ces images lui aient été transmises verbalement par ses parents ou à travers un média quelconque. Dans cas d’Armand, de Birke, les parents et de Miranda, leur fille unique, on trouve les indices de cette transmission dans différents passages. Ainsi, page 305, ce passage. Miranda est à la plage avec ses parents.

- *Ces quoi, ces oiseaux ?*
- *Des martinets.*
- *Comme le fouet ?*
- *Comment ça, comme le fouet ? D’où tu connais le martinet toi ?*

- Y en a un dans le placard.
- Ici ?
- Non, à Ivry¹¹.
- Pardon ? Dans quel placard ?

Mes parents me regardaient avec effarement¹², comme s'ils ignoraient totalement l'existence d'un fouet aux longues lanières de cuir, lové sous une pile de draps, dans l'armoire du salon.

- *Miranda, on n'a jamais eu de martinet Et comment sais-tu que ça s'appelle un martinet, d'abord ?*

Aujourd'hui encore, je ne sais pas ce que faisait ce fouet chez mes parents. Récemment, je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'un accessoire érotique, mais leur stupéfaction avait l'air sincère. A notre retour de Bretagne, je suis allée vérifier s'il était toujours là, mais il s'était volatilisé. Ne restait que sa trace en creux, encore bien nette sur le lin d'une housse de couette. J'ai envoyé mes doigts à la rencontre de l'objet disparu et j'en ai perçu la vibration fugitive – et surtout j'ai senti flageller des chairs tendres, j'ai entendu les cris de douleur provoquée par la morsure du cuir.

Il n'est donc pas nécessaire d'être un grand psychologue pour découvrir la trame du livre. Armand et Birke ont intégré leurs rôles, le premier jouant le rôle du sadique, du dominant et la second celui de la dominée, de la masochiste, dans leur vie de couple, leur vie privée. Ils n'en font pas état à l'extérieur, cela leur convient très bien et on peut dire qu'ils sont relativement épanouis et heureux. Miranda, leur fille, hérite de tout cela. Armand, le père, aimant le bon vin, la bonne chère se perçoit comme un « narcissique altruiste », attentif au développement de sa fille, qu'il perçoit comme repliée sur elle-même, peu épanouie. La mère, d'origine allemande, a connue une enfance lugubre aux côtés de son frère, Lutz. Ses parents sont deux zonards, junkies, qui se droguent à tout va. Ballotée droite et de gauche, Birke émerge de cette enfance de cauchemar en découvrant « la jungle » (une boîte de nuit branchée du Berlin des années quatre-vingts)¹³. Au fil d'aventures avec des hommes, elle achèvera de ses construire et trouvera dans le théâtre une raison de vivre. Puis elle rencontrera Armand et fera sa vie avec lui. Elle hérite d'un très lourd passé, qu'on découvre à la fin du livre : elle tombe enceinte à quinze ans, accouche, puis fuit la clinique en abandonnant Bonnie, une petit fille à la santé fragile, qui ne vivra qu'une dizaine de mois. Son frère Lutz trouve refuge dans la folie. Bien « qu'étant quelqu'un de tout à fait classe », sous tous les rapports Birke, réglant sa vie de manière efficace et rationnelle, n'a aucun sentiment maternel et n'acceptera de faire cette fille, unique, à Armand que pour lui faire plaisir. Miranda est donc élevée par une mère qui ne manque à aucun de ses devoirs, prépare les biberons, change le couches avec douceur. Elle suit la scolarité de sa fille, l'aide à faire ses devoirs, mais sans que « le cœur y soit ». Les

¹¹ Le domicile familial.

¹² Ne pas oublier que les parents de Miranda sont des comédiens de théâtre doté d'une longue expérience qui savent, instantanément, simuler toutes sortes de sentiments et d'attitudes psychologiques.

¹³ C'est l'époque où elle se fait faire un piercing sur le ... clitoris. Voit page 87.

démonstrations affectives, permanentes, bruyantes, sont le fait du père, qui jouent les deux rôles : le sien et celui de la mère.

On ne découvre la véritable personnalité de Miranda que lorsque Rebecca Lighieri la fait s'exprimer, à partir de la page 241, après la longue tirade d'Armand. Toute la tension du livre repose sur ce contraste brutal, entre Miranda, telle qu'elle est perçue par son père et telle qu'elle est vraiment.

Dès la première page du livre, c'est Armand qui parle, on lit :

... parce que je suis un ogre¹⁴ alors que notre fille est une biche fragile, une Poucette qui est toute angoissée et que tout déconcerte.

Les psychanalystes insistent souvent sur l'importance du prénom donné à des enfants, sur la façon dont cette marque peut déterminer leur destin. Le Choix de Miranda est tout sauf Innocent, et Armand de dire, après que l'enfant ait été équipée du prénom d'un personnage d'une pièce de Shakespeare, page 13 :

C'était peut-être trop pour ses frêles épaules cet héritage de magie et de beauté, mais comment l'aurions nous su ?

Page 14 :

On pouvait l'emmenner à des fêtes et la poser sur un tas de manteaux dans la chambre d'amis : on était sûr de l'y retrouver quelques heures plus tard, n'ayant pas bougé d'un cil, paisiblement plongée dans le sommeil.

Page 15 :

Difficile de savoir ce qu'elle fabrique dans sa chambre dont ne nous parvient aucun bruit, pour aller travailler ou pour retrouver une de ses copines ; Adèle, Juliette – ou encore Lison, Nine, Noémi, toutes ces filles qui lui ressemblent : de jolies petites Blanches, effarouchées d'un rien, mais cachant leur terreur derrière le même sourire. Des filles à qui je n'aurais même pas donné l'heure quand j'avais leur âge : je les préférais flamboyantes, quitte à ce qu'elles soient un peu destroy ou cabossées. Je ne perdais pas mon temps avec les petites mignonnes, et je n'en reviens toujours pas que ma fille unique joue dans cette catégorie inoffensive.

Page 19 :

La timidité de ma fille est intimidante mais elle est quand même suffisamment jolie pour qu'un jeune mâle hétéro s'intéresse à elle.

Page 20 :

¹⁴ L'ogre est un personnage issu des contes. Il dévore les enfants. On verra par la suite l'importance donnée à ce monde imaginaire des contes de fées.

De fait, Miranda donne toujours l'impression de subir – les bons comme les mauvais moments. Je ne compte plus le nombre de fêtes où nous l'avons traînée, histoire de l'associer à notre vie, de lui faire rencontrer des gens intéressants et de l'arracher à son apathie habituelle. Peine perdue.

Page 21 :

Après trois ans de fac de droit, Miranda a abandonné les études, multiplie les jobs alimentaires, et ne donne pas l'impression d'avoir un projet de quoique ce soit. Elle vit chez nous, à vingt-quatre ans comme elle le faisait à sept ans, à treize ans, à seize, partageant nos repas, participant scrupuleusement aux corvées ménagères, sortant assez peu, invitant de rares amies à dormir à la maison. Comme elle ne nous a jamais présenté le moindre garçon, Birke s'est persuadée quelle était homo, en dépit de mes objections.

De cette première vingtaine de pages on a une idée tout à fait précise de la façon dont son père, Armand, la perçoit depuis qu'elle est née, qui tranchera violemment quand on découvrira, à partir de la page 239, sa véritable vie et sa véritable personnalité. Toujours est-il que lorsque commence le livre, elle est très déprimée.

Page 27 Armand évoque un dialogue avec sa fille, quand elle a vingt-quatre ans et qu'elle lui révèle un mal-être profond. Elle évoque le fait de se sentir hantée, visitée, environnée par quelque chose qu'elle ne peut définir à cette époque. Elle dit :

- Cette chose veut que je sois épuisée, que je lâche prise.

Et elle lâche cette phrase sous forme d'une prémonition :

- Je veux mourir

Page 34, donnant la parole à son épouse, Birke, dévoile tout le contexte des ascendants familiaux du couple :

- Franchement, Miranda a de la chance ! A dix ans, je vivais dans un squat avec ma mère. Joseph était en désintoxication¹⁵, et on s'était fait virer de notre appart. Je n'avais même pas mon propre lit : on dormait ensemble, Lutz et moi. Dans des draps qu'on ne changeait jamais !

Et le père renchérit :

- Je ne suis pas loin de penser la même chose, à savoir que notre fille a de la chance. Après tout, elle a grandi auprès de deux parents aimants¹⁶, dans un spacieux pavillon du Val-de-Marne ; Elle a eu droit à toutes les

¹⁵ Joseph est le père de Birke. Ses deux parents étaient deux drogués, deux « junkies »

¹⁶ Mais Armand lui-même dira que Birke n'avait aucun sentiment maternel, accueillait le décès d'amis sans la moindre émotion.

activités extrascolaires imaginables, même si elle les a laissées tomber les unes après les autres- et que dire d nos vacances en famille ? Nos séjours idylliques en Toscane ou aux îles Cyclades, nos périples en Thaïlande ou en Californie, nos nombreux week-ends à Londres, Rome, Venise, Madrid.

Les parents de Miranda se demandent si leur fille se drogue.

Page 90 :

- Il s'avère que Miranda est clean, ou prétend l'être. La discussion avec Birke tourne court : non, elle ne prend rien, même pas en soirée, elle ne comprend pas du tout ce qui peut nous faire penser le contraire.

Bref, Pour ses parents, Miranda est une oie blanche, coincée. Ce qui ne l'empêche pas, finalement, De commencer une liaison, qui prend vite l'allure d'une idylle, avec un jeune acteur, Swan, rencontré dans une soirée. Assez rapidement elle se met en ménage avec lui et tous deux vivent dans l'appartement de ce garçon. Mais assez rapidement, Miranda fait des cauchemars récurrents. Elle rêve qu'elle est visitée, la nuit, par un homme, qui se livre sur elle à des attouchements. Elle s'en confie à son père, qui compare cela aux « Incubes » de l'antiquité, sorte de démons venant visiter des femmes, la nuit.

Tout est ainsi mis subtilement en scène pour passer au « deuxième acte », où c'est cette fois Miranda qui est seule en scène. Cela commence, page 241, par sa rencontre avec Swan, au cours d'une soirée, où elle dit qu'elle était « suffisamment défoncée ».

Dès leur rencontre, Swan l'attire à lui « avec un air triomphant ».

- *Houlà, c'est cash avec toi !*
- *J'y peux rien si t'es bandante.*

J'envoie la main pour vérifier, suscitant un sursaut de surprise.

- *C'est toi qui es cash !*

Ils se retrouvent très vite dans l'appartement de Swan.

Page 247, Miranda

- *Ma brutalité a pour effet de lui couper ses moyens. Lui qui s'occupait déjà de retirer mon pantalon, voilà qu'il ne sait plus vraiment où il en est. Or il faut qu'on baise dès le premier soir si je veux m'assurer que mon choix st bon ... Il bande de nouveau et s'enfile avec enthousiasme dans mon sexe sans s'apercevoir que je suis moyennement lubrifiée.*

- Page 249 :

- *...Je me suis déjà tapé des canons, des mecs ou des meufs¹⁷ à la beauté renversante.*

On passe au chapitre suivant, où elle commence par écrire, page 250 :

- *Face à mes parents, je me suis toujours sentie comme un insecte englué dans une toile, ou comme un oiseau affolé par trop de phares.*

Le théâtre et ses codes sont omniprésents dans le livre. Elle situe le moment où ces codes agissent sur elle, quand son père joue la pièce de Musset « Lorenzaccio », d'Alfred de Musset. Dans le personnage on retrouve les désordres de l'auteur, qui met dans la bouche de son personnage à la fin d'acte III la phrase :

- *Suis-je un Satan ?*

Et Miranda commente, page 252 :

- *Qu'un être humain puisse se poser cette question et que cet être humain ait les traits et la voix de mon père, voilà qui me bouleverse au-delà du supportable.*

Page 259, elle reprend :

- *Suis-je un Satan ? Cette question m'a hantée bien des nuits depuis cette fatale représentation de Lorenzaccio.*

Un autre passage l'avait frappée, page 259 :

- *Regarde, il m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant ?*

Je visualisais très bien l'empreinte crénelée des dents autour de l'annulaire, le sang perlant en gouttes de rubis, et cette image m'excitait à tel point que je lui dois ma découverte de la masturbation.

Rebecca Lighieri décrit le moment précis où Miranda hérite d'une sexualité sadomasochiste, pour le moment fantasmatique, d'autant plus marquante que l'objet de son désir est son propre père, tenant le rôle de Lorenzaccio dans la pièce.

Dans la suite du texte , page 260 :

- *Lorenzo, je tiens à le dire, a depuis longtemps perdu les traits d'Armand¹⁸. Il est une entité nébuleuse incontestablement masculine. Mon premier*

¹⁷ Bisexualité de Miranda.

¹⁸ Le fait qu'au départ ce schéma érotique aura comme point de départ le désir du père disparaîtra dans l'inconscient de Miranda grâce au mécanisme du refoulement

fantasme est donc homoérotique, mais il évoluera très vite vers d'autres configurations où je suis présente et où c'est moi qui mors – quand je ne suis pas mordue. Dès que j'ai pu je suis passé du fantasme à l'acte – y compris avec Swan.

- *Houlà, c'est quoi ton truc ? T'es un vampire ?*
- *Je ferai doucement. Dès que ça fait mal , tu me le dis.*
- *Il me faut un safe word¹⁹ ?*
- *Swan, on n'est pas dans les jeux SM : je veux juste d mordiller. Un peu. A l'endroit que tu veux. Tu vas voir, tu vas aime.*
- *Bon, tu peux essayer là. Mais vas-y mollo, hein !*

... Je veux juste voir comment il réagit et être sûr que ça lui plaît ... il ne dit rien, mais la peau de ses cuisses se hérissé : il a la chair de poule et c'est bon signe. Dès ce jour nous nous mordons chaque fois ou presque. Et je lui ai appris à aller jusqu'au sang. Le mien d'abord, puis très vite, le sien, ce qui fait que je garde en permanence ma propre petite bague sanglante, tandis qu'il arbore toute une collection d'empreintes circulaires et violacées au niveau des trapèzes.

Page 262 :

- *La sexualité de mes parents n'a pas de secrets pour moi²⁰. ... Swan a droit à une version un peu plus authentique, mais une Miranda un peu moins trafiquée, c'est tout. Ma vérité est inadmissible.*

Miranda se drogue, mais écrit, page 271 :

- *Chargée à mort, bien sûr, en pleine montée de K²¹, même. Je peux être khapta sans que rien y paraisse.*

Page 273, elle rencontre Line, dont elle a deviné que celle-ci était la maîtresse de son père. Et Miranda écrit :

- *Je savais très exactement où je voulais en venir et Line n'avait aucune chance.*

Effectivement, page 275 :

- *Deux verres plus tard, je lui roulais des pelles au dessus de la table ... Line ne demandait pas mieux que de coucher avec ma fille de son amant ... comment*

¹⁹ Dans la constellation des pratiques sadomasochiste, un mot-clé qui signifie au partenaire qu'il va trop loin (wikipedia).

²⁰ Ce qui signifie qu'elle a très tôt décodé les orientations sadomasochistes de ses parents (le fouet) et leur pratique de la sodomie.

²¹ Il suffit de se référer à Internet pour compléter les noms des différentes drogues, indiquées dans le livre par des lettres majuscules. Le K se réfère au khat, qui se présente sous la forme de feuilles qu'on mâche, une drogue d'un usage courant en Afrique de l'Est, en Ethiopie, Somalie, à Djibouti.

allait-elle faire coïncider la Miranda timide et effacée qu'Armand lui vendait depuis des années avec la petite salope qui l'avait emballée cash dans un bistrot ? ... Elle a juste trouvé son compte dans ce que je lui proposais : du sexe entre meufs, sans prise de tête. Moi aussi, j'ai été son plan cul, finalement ?

Page 295 Miranda évoque ses rapports avec une camarade de classe, Noémi, en terminale. Elle seize ans. Elle écrit :

- *Je ne savais rien de sa vie sexuelle, ni elle de la mienne, que je menais sur un mode frénétique, complètement inimaginable pour mon entourage.*

Noémi, un moment, se confie.

- *Tu sais, moi aussi je me sens complètement en marge, décalée. Pas comme les autres.*

Mais ce décalage de Noémi n'a rien de comparable avec celui de Miranda qui conclut page 301 :

Cet épisode m'a laissée encore plus seule, avec le sentiment qu'il était inutile que je me cherche des sœurs ou des frères en étrangeté. S'ils existaient, ils étaient tenus de prendre les mêmes précautions que moi pour dissimuler leur existence. Ils avaient sûrement appris à brouiller leurs propres signaux. Mes capteurs avaient beau être sensibles, je passais peut être à côté d'eux sans les détecter- et eux à côté de moi sans me reconnaître comme une des leurs.

Page 309 :

- *A sept ans je m'étais déjà volontairement recroquevillée autour de mes secrets inavouables.*

Quels secrets, à un âge où la sexualité n'est pas encore omniprésente ?

Page 311 , Miranda évoque le développement de ses jeux sexuels avec Swan :

- *Nous sommes encore au lit, et je me retourne vers lui, embrassant du regard ses cheveux en bataille, les traces que ma lanière a laissées aux commissures de ses lèvres.*

Comme évoqué par Armand, Miranda subit toujours les assauts nocturnes de ce que son père (qu'elle n'appelle jamais de ce nom dans ses pages, le désignant toujours comme « Armand ») qualifie d'incube.

Page 312 :

- *Swan, je crois que tu ne comprends pas : c'est pas une hallu, ce mec ! Il vient vraiment toutes les nuits. C'est un incube, mon père me l'a dit.*

Swan, qui a fait une recherche sur Wikipedia, se propose comme désenvouteur :

- *Je peux le chasser. Enfin, si tu veux. Parce que si ça se trouve, t'aimes bien ce qu'il te fait.*
- *Ha Ha.*
- *Il te fait jouir ?*
- ...
- *Ca arrive ? Mais franchement, je m'en passerais.*

La réalité est plus complexe : mon mari de nuit est un bon amant, mais un jeu étrange s'est établi entre nous : il a beau me faire des tas de trucs que j'aime, je ne veux pas lui faire plaisir de mon plaisir, et je résiste à l'orgasme. Sauf si j'ai vraiment envie qu'on en finisse – le jour se lève et je suis épuisée, et le petit jeun a assez duré, je sens la marée monter et je gicle autour de sa verge, ce qui n'arrive qu'avec lui.

« Gicler autour de sa verge », c'est avoir un orgasme au cours d'une étreinte conventionnelle, où la verge de l'homme s'introduit dans le sexe de la femme. Si cela ne se produit que durant cet épisode onirique c'est que Miranda n'a pas d'orgasme quand Swan la prend de cette façon. Semblablement, Armand mène une double vie, qui n'est pas onirique, celle-là, au sens où Line est sa maîtresse, à l'insu de Birke, son épouse. Comme il le dit, Line est indispensable à son équilibre sexuel, elle complète le jeu auquel il joue avec son épouse. C'est à se demander, tant il insiste sur son activité de sodomiste, si cela ne résume pas la façon dont il négocie l'acte sexuel avec celle-ci.

Quant à l'incube, de deux choses l'une. Où on admet l'existence de tels démons (et démons, quand il s'agit de succubes) capables d'avoir des relations sexuelles avec des êtres humains, la nuit, ou on envisage que ceci relève d'une activité sexuelle onirique où les intéressés connaissent un plaisir qu'ils s'interdisent dans leur vie consciente, diurne. Dans le cas de Miranda, on peut envisager qu'elle rejoue, la nuit, ces scènes où, étant enfant, elle était victime de l'inceste que lui imposait son père, situations où cela allait jusqu'à ce qu'elle y prenne plaisir.

Dans les pages suivantes, Swan tente donc une opération d'exorcisme, conformément aux éléments trouvés sur internet. Tout y passe, depuis les giclées d'eau bénite, les pincées de cendre, aux impositions des mains sur le front, la nique, les seins, le ventre (page 315).

Page 317 :

J'étais sur le qui-vive, parce que je guettais le déplacement d'air qui annonçait l'arrivée d l'incube, comme un frémissement d'atmosphère avant qu'il ne soit avec moi, puis en moi.

Mais, visiblement, l'exorcisme opéré par Swan a fonctionné.

Après le soulagement de retrouver des nuits à peu près normale, j'ai senti monter en moi un sentiment moins déchiffrable mais proche du regret. Un regret qui n'était pas d'ordre érotique. L'incube avait beau me faire éjaculer, il n'était pas irremplaçable.

Page 334 , Miranda évoque son adolescence et un séjour qu'elle effectue chez ses grands parents maternels, ex-junkies :

En cet été 2015 à Berlin, mes grands parents ne s'occupent pas plus de moi qu'ils ne l'ont fait de Lutz et Birke²². Mais à la différence de Lutz et Birke adolescents, j'ai suffisamment d'agent pour me nourrir. J'en ai même suffisamment pour sortir le soir, et je ne m'en prive pas.

On ne peut que saluer le talent de romancière de Rebecca Lighieri, dans la mesure, bien sûr, où n'interviendraient pas des emprunts autobiographiques, par ses connaissances en matière de drogues de toutes sortes et de variantes de l'exercice de variantes de la sexualités, en particulier de la sodomie, décrite avec tant de précision dans son ouvrage. Revenons au récit de son personnage, la jeune Miranda :

- *J'ai dix-sept ans et j'en parais quinze, mais je passe crème partout. C'est comme si j'étais invisible, ce qui me convient parfaitement. Je laisse à d'autres le soin d'assurer le show. Je bois, je danse, je m'envoie un peu de K²³, et c'est parti. En fonction de mon humeur, je laisse les autres me rejoindre ou pas. Je les filtre en fonction de ce qu'ils ont consommé. OK pour les mecs ou les meufs en pleine montée de GHB²⁴, mais pas question de me taper des cocaïnomanes bavards et mégalos.*

Ce que j'attends d'une soirée en club, c'est le moment où nous dansons au bord de la transe, traversés par les mêmes ondes de plaisir. La K, c'est parfait pour ça. Les corps tentent des trucs bizarres, mais cette bizarrerie touche à la perfection. Pour autant que je sache, mes grands-parents en sont restés à l'héro, qui n'est pas franchement une drogue festive – du moins si j'en juge avec ce que j'obtiens avec l'oxy²⁵ ou le dilau²⁶. Cet été-là, je découvre vraiment ce qu'est la nuit, une nuit qui déborde largement sur le jour, puisqu'il m'arrive de faire le tour du cardan dans les clubs berlinois. Je rentre pour trouver mes grands parents paisiblement installés dans leur salon. Ils ont leurs habitudes dans le quartier, des lieux où ils sont fiers d'exhiber leur petite-fille, même si je suis complètement explosée.

²² Leurs deux enfants, Lutz, le fil et Birke, la ère de Miranda.

²³ En cherchant sur le net (www.scienceetavenir.fr) il semble que K désigne la kétamine, drogue hallucinogène en usage dans les discothèques.

²⁴ Vous faites « drogue+GHB » et internet vous renseigne aussitôt. Il s'agit d'acide gamma-hydroxybutyrique, drogue « récréative », souvent mélangée à 'alcool, surnommée « la drogue du viol »

²⁵ Internet : oxycorone, opiacé très addictif, responsable de plus de 600.000 morts depuis le début de sa commercialisation en 1996 sur le marché américain.

²⁶ Internet, Dilaudid, analgésique et narcotique.

Miranda découvrira que sa mère, devenue enceinte à quinze ans, sans savoir de qui, accouchera à la sauvette puis abandonnera l'enfant, une petite fille qui mourra à l'âge de 10 mois. En revenant sur une époque plus récente, Miranda a fini par « configurer Swan » et commente, page 354 :

- *Pauvre Swan, qui avait cru séduire une petite meuf fragile et qui se retrouve avec une nympho incontrôlable.*

Page 378 commence à se dessiner le destin de Miranda :

- *Mon vertige s'est mué en nausée. J'en ai marre, c'est un fait. C'est venu relativement vite, si on y pense : à seize ans, j'ai eu mon premier rapport sexuel, à vingt six, je vais me retirer du jeu. Entre les deux j'aurai beaucoup joui et beaucoup fait jouir ... j'ai été une exploratrice enthousiaste et infatigable de toutes les pratiques érotiques imaginables.*

Et, page 382 revient la phrase-clé, qui a suivi le moment où ses fantasmes se sont scellés :

- *Suis-je un Satan ? Oui, décidément. Cette phrase est devenue mon mantra. Chaque fois que je m'apprête à faire un truc chelou²⁷, elle résonne malicieusement dans mon propre cerveau, et j'ai fini par me la faire tatouer sur le flanc gauche.*

Accessoirement, dans ce roman, Miranda se prétend dotée de pouvoirs paranormaux, d'être capable de voir les auras des individus, de lire dans les pensées.

Page 390 se situe l'épisode qui va précipiter la fin de Miranda : son compagnon, Swan, lui propose de faire un enfant. Miranda se défile en évoquant n'importe quoi, le réchauffement climatique, les désordres dans le monde. Face au dépit de son compagnon, page 393 :

J'ai loupé le coche, depuis le début, depuis ma naissance par une nuit d'orage – une tempête historique, aux dires de mes parents²⁸. Toujours est-il que j'ai toujours su que c'était foutu pour le bonheur. Que dire à Swan ? Je ne vais pas continuer très longtemps, mon amour, c'est trop dur pour moi, je n'y arriverai pas. J'ai prévu de tenir jusqu'à vingt-sept ans, mais ensuite, terminé, fini, j'intègre le club de ceux qui sont partis trop tôt – mais sûrement trop tard en définitive : Amy Winehouse, Jim Morrison, Kurt Cobain, Jean-Michel Basquiat, sans parler de tous es autres, qui ont choisi le renoncement plutôt qu'une vie de souffrance et de solitude. Et même si je suis une âme usée, même si mon corps a épuisé toutes les façons de jouir, il me reste encore assez de jeunesse

²⁷ Rebecca Lighieri donne largement écho à cette mode chez les jeunes d'aujourd'hui, reprenant l'introduction du langage verlan (l'envers). Ci-après l'origine de mots qui maintenant peuplent la langue française : un truc de fou → un truc de ouf. La fabrication de l'équivalent d'un mot en verlan commence par son inversion, puis éventuellement la suppression d'une voyelle. Exemples : louche → chelou. Femme → meuf → meuf. Arabe → Beur-ab → beur. Bi-zarre → zarbi. Pourri → Ripou. Niquer → qué-ni → Ken. Laisse tomber → laisse béton. Etc .

²⁸ Le moment où le nom du personnage féminin de la pièce de Shakespeare, la Tempête, lui sera attaché, comme une pierre au cou, l'empêchant à jamais d'être heureuse.

pour ressentir un frisson d'excitation à l'idée que Swan va me faire payer le refus de lui donner un enfant. Vue la relation que nous avons, mon ascendant sur lui, on pourrait s'attendre à ce que Swan soit mon soumis, mais c'est l'inverse. Evidemment, puisque je suis la seule des deux à me sentir coupable – la seule qu'anime un violent désir d'expiation.

Et c'est là que se situe la seconde description de sodomie donnée par Rebecca Lighieri dans ce roman, déjà donnée au début de ce commentaire et que nous reproduisons une dernière fois.

- *La cire ?*

Je propose ça l'air de rien, mais je sais très bien qu'il adore. Il aime aussi les caresses au couteau, mais aujourd'hui il est en colère, ça risquerait d'aller trop loin : je veux expier, c'est entendu, mais ce soir je n'ai pas envie d'aller jusqu'au sang. Je me déshabille, je sors la bougie, l'allume et la lui tend avant de m'allonger. Ensuite, je ne laisse mener le jeu, frémissant chaque fois que tombe une goutte de cire, entre les omoplates, puis sur chaque vertèbre, jusqu'aux fesses, qu'il écarte d'un doigt expert, jusqu'au finish. La bougie fond en dégageant une bonne odeur de térébenthine qui contribue à me détendre pour endurer les brûlures. Je les achète par dix dans un sex shop en ligne, mais ce que Swan ne sait pas, c'est qu'elles ont un point de combustion plus bas que les bougies ordinaires, ce qui m'évite de me retrouver avec des cloques. J'ai quand même de bonnes sensations et quand Swan décolle les coulures de cire froide, elles laissent des marques sur ma peau pâle. Ensuite, c'est la dernière partie du rituel, le tube de crème, les mains de Swan, son massage léger d'abord, puis de plus en plus appuyé au fur et à mesure qu'il descend le long de mon échine, jusqu'à mon orifice anal, encore étoile de cire rouge. Il a gardé le meilleur pour la fin, et tandis qu'il fait sauter ce dernier opercule, je gémissais d'impatience et d'appréhension, parce qu'après la cire, Swan ne s'emmerde pas avec les préliminaires, il s'en gouffre brutalement et tant pis pour moi si je ne suis pas prête.

Après, page 396, commence le chapitre où Miranda s'identifie à ses icônes du rock :

Amy Winehouse, Janis Joplin, et surtout Kurt Cobain . Comme eux, elle appartient au Club des enfants perdus (page 490) .

Page 402 :

- *Je pouvais tout aussi bien me retrouver dans la peau d'une proie frémissante que dans celle d'un prédateur cruel et jouissant de sa cruauté. Je crois que c'est cette jouissance qui me tuera. Les forces du mal, je les connais de l'intérieur. Je connais le plaisir que mes frères humains prennent à soumettre et à torturer. J'ai été du côté des tortionnaires, j'ai épousé mentalement leur désir de puissance et de souillure – puis leur satisfaction immonde à se voir exaucé. C'est parce que je peux me targuer de cette*

compréhension intime du cœur des bourreaux, que le bonheur est impossible²⁹. L'humanité mérite autant d'amour que de haine, autant de pitié que de crainte – et la vie est parfaitement invivable.

Miranda confie qu'elle se sent rejoindre Kurt Cobain dans sa course vers le suicide. Et elle écrit, page 405 :

- *Je l'y ai rejoint, laissant mon corps faire illusion dans ma chambre d'Ivry³⁰. Si Armand et Birke étaient entrés à ce moment-là, ils n'y auraient vu que du feu : j'étais physiquement là, même si mon esprit était à Seattle³¹. J'aurais préféré l'inverse : laisser à Ivry le trop lourd fardeau de mes angoisses, et offrir mon cul à Kurt. Mon cul plutôt que ma chatte. Je sais reconnaître les mecs qui préfèrent l'un à l'autre³². Je le savais déjà à vingt ans – et pour Kurt le doute n'était pas permis.*

Comme dans l'ensemble de l'ouvrage, l'intrigue se joue sur un fond théâtral. Avant le baisser de rideau, le suicide de Miranda, c'est la pièce de Racine, Phèdre, qui sert de toile de fond. Dans cette pièce Phèdre est l'épouse de Thésée et tombe amoureuse d'Hippolyte, fils de son mari, que celui-ci a eu d'un premier lit avec Antiope, reine des amazones. Après lui avoir avoué son amour à Hippolyte elle reporte sur celui-ci sa culpabilité. Averti, Thésée demande au dieu Neptune de le venger. Sur ce Arcie apporte à Thésée des éclaircissements : le monstre n'est pas celui qu'on croit. Thésée demande alors à Neptune de ne pas exaucer son vœu de vengeance. Hélas, il est trop tard. Son fils a été tué par un monstre marin. Phèdre, qui vient d'avaler une dose de poison avant de mourir, avoue sa faute à Thésée.

Tout se met alors en place. C'est Birke qui doit tenir le rôle de Phèdre et le rôle d'Hippolyte échoit à Swan, compagnon de Miranda. L'effet sur Miranda et son père est immédiat.

Page 419 :

- *Quant à Armand, il est comme moi, libido en berne.*

La vie des gens se résume souvent à un triangle, qui ne tient debout que lorsqu'il conserve ses trois sommets. Que l'un d'eux s'éclipse, l'équilibre est rompu et les deux autres segments se replient lamentablement.

Miranda revient sur ce cadeau que lui a fait Armand, qu'elle n'appellera jamais « mon père », sous la forme d'un album de Sia « 1000 forms of fears³³ ». Elle se dit hantée par la chanson « le chandelier »

Page 432 :

²⁹ Des mots qui montrent à quel point le sadisme et le masochisme ne sont que les deux faces d'une même pièce, les deux expressions possibles d'un même désordre et mal être.

³⁰ La maison familiale

³¹ Là où Kurt Cobain a mis fin à ses jours en se tirant une balle dans la tête.

³² Comme Armand, mon père.

³³ 100 formes de peurs.

- *J'y ai vu une préfiguration de ce que j'allais être, une party girl, dévastée par la honte au petit matin. Sun is up, I am a mess.* ³⁴*Cette phrase-là aussi, j'aurais pu me la faire tatouer ... disons plutôt que j'en ai fini avec les tatouages, les piercings et les scarifications. J'en ai fini avec presque tout et il me reste juste à planifier ma disparition.*

Pendant qu'elle assiste aux répétitions de la pièce, Armand la rejoint.

- *Vous en êtes où ?*
- *Acte III scène 3.*

Miranda désigne Birke, sa mère, qui porte une abondante perruque rousse.

- *Une idée d'elle. Tu reconnais ?*
- *- Non, je devrais ?*
- *La Reine de cœur, voyons !*
- *Celle d'Alice au pays des merveilles.*

Cette fois Miranda s'identifie à Alice Liddell, la jolie fillette dont Charles Lutwidge Dogson, presseur de mathématiques et essayiste, alias Lewis Carroll, était amoureux. Photographe amateur, il écrivait aux parents des fillettes qu'il désirait photographier :

- *J'espère que vous m'autoriserez à photographier Janet nue. Il paraît absurde d'avoir le moindre scrupule au sujet de la nudité d'une enfant de cet âge.*

Miranda écrit, page 446 :

- *Carroll a tout gâché avec ses gros sabots de pédophile. Mais Alice est une sœur et ma mère le sait, elle m'a offert une très belle édition ancienne de *Through the Looking Glass*³⁵ pour mes dix ans.*

Miranda sait donc de quoi il retourne, qui s'identifie à Alice. Et sa mère était au courant, qui avait apporté sa caution en offrant cet ouvrage. Une situation fort courante dans des cas de pédophilie. Dans le cours de l'ouvrage Miranda revient maintes fois sur sa vie, où elle est des deux côtés du miroir. A la page 447 elle cite une réplique de la pièce :

- *Est-ce un grand malheur que de cesser de vivre ?*

Puis, page 448 :

- *Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi*³⁶.

³⁴ Le soleil est levé et je suis un désastre.

³⁵ A travers le miroir.

³⁶ Phrase de Phèdre, dans la pièce de Racine

Enfin la pièce se muera en four, plombée par les idées avant-gardistes du metteur en scène qui fait chanter Phèdre en Allemand et lui fait jouer la scène de sa mort entièrement nue. Armand disjoncte complètement. Quant à Miranda elle a deviné que sa mère avait couché avec Swan, son partenaire.

C'est la maison familiale d'Ivry qui servira de décor à la scène finale de Miranda.

Page 495 :

- *Arrivée dans la cuisine, je descelle une tomette, sûre d'y trouver un message du passé, un papier plié, comme j'en ai laissé partout dans la maison. Gagné. Je n'avais aucun souvenir de celui-là, mais ça me revient, je devais avoir treize ans quand je l'ai glissé sous ce petit carreau octogone : « Miroir, mon beau miroir ». A l'époque, la formule du conte me servait de mot de passe ou d'incantation. Je me plantais devant ma glace en pied et prononçais les quatre mots avec toute la solennité requise. Mes traversées avaient encore la fluidité du rêve. J'allais et venais entre mes deux mondes, sans imaginer que l'enchantement se dissiperait.*

Page 405 :

- *Si j'avais possédé le dixième de l'enthousiasme innocent de mon père, je ne serais pas là à programmer ma pendaison.*

On est page 499, c'est Armand, le père, qui termine l'ouvrage par son monologue. Il semble n'être conscient de rien, s'imaginer que son épouse et lui « par leur stature, leur carrure, leur voix sonores, alors que celle de Miranda n'était qu'un filet », ont écrasé leur fille, l'empêchant de vivre. Il part à la recherche des différents messages dont il savait que sa fille parsemait la maison. Sous un pied de lampe il aperçoit un papier plié.

Page 512 :

- *Je le déplie, cœur battant – c'est un dessin : une petite fille dans une coque de noix, la Poucette du conte, celle à qui tu t'identifiais. Je cesse de pleurer. Ce dessin me fait du bien. Il me rappelle toutes les heures que j'ai passées à te lire des histoires, puis à parler avec toi, pour le plaisir de voir tes yeux briller et tes mains agripper les miennes, ans le saisissement que te causaient les aventures d'Alice, de Blondine, d'Urashimo Taro ou de Nils Holgerson ... je décolle les cadres du mur, je soulève le tapis, et là, bingo, un autre message : « dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi³⁷ ». Je le lis et le relis, riant, pleurant de nouveau, me disant que nous t'avons au moins donné accès à ça, à la poésie, la tragédie, les mots des autres pour dire nos émotions à nous. Tu avais beau prétendre que tu étais inculte, je sais que tu as lu, aussi passionnément que moi, et je veux croire que la beauté t'a parfois aidée à te relever.*

³⁷ Une phrase de Phèdre, déjà évoquée plus haut.

Et là se termine ce monologue. Armand, pourtant confronté au suicide de sa fille par pendaison, reste incapable de ne lire ces mots autrement qu'en les interprétant au sens figuré.

Bien sûr, Armand, Birke, Amanda, a et les autres sont des personnages imaginaires, construction de la romancière Rebecca Lighieri. On s'attend à ce que d'autres voient dans ce roman une évocation de ce que vivent les jeunes d'aujourd'hui, en sachant que nombre d'adolescents avouent avoir songé au suicide et qu'un nombre non négligeable d'entre eux passent à l'acte. Ce monde que décrit l'auteur est dominé par l'individualisme. On y trouve évoqués des enfances dramatiques. Les parents de Birke, lamentables junkies, constituent une fabrique d'enfants perdus. Le frère de Birke se réfugiera dans la folie. Birke trouve son salut en découvrant dans les années quatre-vingts une boîte de Berlin, « Der Schungel », la jungle, qui devient aussitôt son univers, qu'elle complètera en conjuguant drogue, sexe et activité théâtrale.

Ce milieu semble contraster avec celui dans lequel grandit Armand, qui deviendra son mari. Et pourtant, dans le cours du roman, Guendoline, sa mère, ne semble pas être une grand-mère aimante pour Miranda, recherchant à plusieurs reprises chez sa petite-fille des signes d'autisme où d'autres maladies qui n'existent que dans son imagination. Sans le monologue d'Armand, ce passage, page 506, lors de l'enterrement de sa fille :

- *J'ai regardé ma mère, cette petite femme aimante, attentive et dévouée aux autres cette petite femme qui elle-même me regardait avec des larmes dans les yeux et une vague de dégoût m'a soudain submergé. Parce qu'elle avait beau être triste, triste pour elle et triste pour moi, j'ai senti une pointe de jubilation dans sa tristesse. C'était infime, c'était profondément enfoui, et elle n'en aurait jamais conscience, mais c'était là. En dépit de sa bonté réelle, en dépit de son amour sincère pour toi et pour moi, elle jouissait de vivre un drame.*

C'est terrible, ce passage. Comment peut-on jouir de la mort d'un proche, et surtout d'une enfant, de sa propre petite fille, si ce n'est en ayant en soi une fibre éminemment malsaine, inconsciente. Beaucoup de gens ne savent même pas de quoi sont faites leurs vies. Des parents détruisent leurs enfants en ne semblant avoir pour eux que des gestes d'amour et en assistant à leur déchéance avec surprise, en s'écriant « pourquoi a-t-il fallu que je connaisse tout cela ? ». Je me souviens d'un jeune homme qui parlait de son enfance avec son frère, en disant :

- *Ma mère ne nous a jamais appelés par nos prénoms. Elle disait toujours « les enfants ... »*

Il en faut peu pour distordre un être. Lui et son frère, chacun à leur façon, avaient payé ce rejet. Refuser de nommer quelqu'un ou quelqu'une, donner à un enfant un prénom volontairement ambigu. Je me souviens d'un garçon nommé « Claude » que ses parents habillaient en fille parce, m'avait-on dit, c'était une fille qu'ils avaient voulu avoir. J'avais son âge, huit ans. On m'avait dit « surtout ne fais pas de remarque ».

Si Armand, soudain, perçoit le désordre qui habite sa mère, serait-il possible que ce désordre soit aussi le sien mais que le miracle du refoulement lui ait permis de s'en rendre inconscient, en

ayant joué, la nuit, le rôle « de ce monsieur qui venait s'étendre sur le corps de sa fille ». Ne se décrit-il pas comme « un ogre » dès les premières pages du livre ?

Citons un passage des pages 121 et 122 :

J'ai raconté à Birke que Miranda était réveillée chaque nuit par de mauvais rêves et qu'elle était complètement épuisée dans la journée.

- *Elle ne dort plus que trois heures par nuit, tu te rends compte ! Elle et sur les rotules.*
- *Elle fait des cauchemars, tu dis ?*
- *Oui, et après, impossible de se rendormir.*
- *Ca ne te rappelle rien ?*
- *Sa dépression ?*
- *Oui, sa dépression, c'est vrai, je n'y pensais plus : elle disait qu'elle entendait des trucs, en effet, de jour comme de nuit, et que ça l'empêchait de dormir. Mais elle a eu aussi une période de cauchemars et de terreurs nocturnes quand elle était petite, tu ne te rappelles pas ? Elle avait cinq ou six ans. Elle hurlait toutes les nuits. Et quand on arrivait elle disait qu'il y avait un « monsieur » qui lui montait dessus et qui l'écrasait. Ca a duré des mois. Bizarre que tu ais oublié.*

Page 89, un dialogue similaire

- *Elle prend des trucs, tu crois ?*
- *Quoi, de la drogue, tu veux dire ?*
- *Oui, de la C³⁸ ou du 3M, ou de la D*
Je considère ma femme avec méfiance. Elle s'est ben calmée avec l'âge, mais elle n'a jamais tout à fait perdu le goût pour la défonce.
- *C'est quoi, la 3M ?*
- *Un ersatz de cocaïne. Un truc bas de gamme. Les jeunes adorent.*
- *Et la D ?*
- *C'est la drogue de l'amour, mon amour : la MDMA.*
- *Tu en as déjà pris ?*
- *Tout le monde en prend.*

Page 117 :

Birke n'était pas faite pour être mère. Elle n'avait ni l'envie, ni le besoin de l'être. Elle a accepté de tomber enceinte par amour pour moi, mais elle a tout détesté : la grossesse, l'accouchement, l'aliénation des premiers mois, ce tourbillon trop prosaïque pour elle – le biberon, les couches, les petits pots, les lingettes ... Ca ne l'a pas empêchée de veiller scrupuleusement à ce que notre fille soit nourrie et changée, mais elle était loin de s'épanouir dans le maternage. Je m'y épanouissais pour deux.

³⁸ C : la coke. 3M : Dans internet on trouve tous les détails. C'est du 3-methylmethcathione, une molécule de synthèse. Une drogue festive qui se « démocratise ».

Dans cette première partie du roman il nous est signalé que le choix du prénom de Miranda joue un rôle important. C'est le nom du personnage féminin de la pièce la Tempête, jouée pour la première fois en 1621. A ce sujet Warburton écrit³⁹, que la sublime et merveilleuse imagination de Shakespeare s'élève au dessus de la nature sans abandonner la raison, ou plutôt entraîne avec elle la nature par delà ses limites convenues. Tout est à la fois, dans ce tableau, fantastique et vrai. Comme s'il était le créateur de l'ouvrage, comme s'il était le véritable enchanteur entouré des illusions de son art, Prospero, en s'y montrant à nous, semble le seul corps opaque et solide au milieu d'un peuple de légers fantômes revêtis de formes de vie, mais dépourvus des apparences de la durée ... le style de la Tempête participe de cette espèce de magie. Figuré, vaporeux, portant à l'esprit une foule d'images et d'impressions vagues et fugitives, comme ces formes incertaines que dessine les nuages, il émeut l'imagination sans la fixer, et la tient dans cet état d'excitation indéfinie qui la rend accessible à tous les prestiges dont voudra l'amuser l'enchanteur.

Armand ressemble beaucoup au personnage central, Prospero, amateur de magies de toutes sortes. Revenons sur le début du roman. Comme le personnage féminin de la pièce « Miranda n'a pas de mère », ou telle elle se perçoit.

Page 117 : C'est Miranda qui parle, en s'adressant à son père :

- *N'en parle pas à Birke.*
- *Pourquoi ? C'est ta mère.*
- *Si on veut.*
- *Ca veut dire quoi, « si on veut » ?*
- *Tu sais bien.*
- *Non, éclaire-moi.*
- *Papa⁴⁰ ...*
- *Tu ne peux pas balancer des trucs comme ça et t'en tenir là.*
- *J'ai un père, mais je n'ai pas eu de mère, c'est comme ça.*

Page 111, Miranda évoque ses nuits agitées, devant son père :

- *Et ensuite je sens quelqu'un qui se glisse dans le lit. Je ne vois pas son visage, mais c'est un homme toujours le même, et ...*
- *Quoi ?*
- *J'ai ... des rapports sexuels avec lui.*
- *Il te viole ?*
- *No, je suis consentante. Enfin, plus ou moins. Il couche avec moi comme si on l'avait toujours fait. J'adire pas, mais c'est pas non plus un rapport forcé. Je ne sais comment t'expliquer.*

Page 213, Armand :

³⁹ <https://www.atramenta.net/lire/la-tempete/5295>

⁴⁰ Le seul passage où Miranda désigne ainsi son père, autrement que par son prénom : Armand.

- *J'aurais voulu porter ma fille pendant neuf mois, la mettre au monde ; conserver en moi des cellules fœtales pendant des décennies J'aime cette idée, ça s'appelle le microchimérisme fœtal⁴¹.*

... Cette histoire de microchimérisme laisse Miranda rêveuse ? ...

Elle se frotte les bras avec énergie, comme si elle essayait de se débarrasser de quelque chose. Des cellules maternelles, peut-être. Miranda est ma fille avant d'être celle de Birke. Je l'ai voulu, et j'ai peut être eu tort de le vouloir. Quant à notre jeu, à notre façon d'enchanter la réalité, il a cessé au moment où Miranda entrait dans l'adolescence.

Page 214, un sursaut de lucidité chez Armand :

On croit parfois qu'il ne se passe rien. Je l'ai cru moi-même. J'ai cru mener une vie normale, même si secrètement je la jugeais plus réussie que la vie des autres ... Dans ma folie, j'ai tout pris comme un dû ; l'amour, la paternité, les amis, la santé, la reconnaissance du milieu comme celle du public.

Page 215 :

Birke détient la clé de mon fonctionnement érotique.

Page 219 Armand dit à Birke :

- *Si ça se trouve, tu descends d'une longue lignée de sorcières. Ça expliquerait pas mal de choses.*
- *Tu veux dire que je t'ai ensorcelé ?*
- *Exactement : tu as fait de moi un pourceau.*
- *Tu étais un porc dès ta naissance. Un petit cochon qui aime fourrer son gros groin partout.*
- *Exactement. Partout, partout.*

Page 224 : Miranda a dix ans :

- *Tu l'aimes, ta balade avec ton papa ?*
- *Oui.*
- *Tu l'aimes, ton papa ?*
- *Elle ne répond pas à ma question stupide, mais elle se serre plus étroitement contre moi et je sens son amour. Je sens monter vers moi comme une flèche aussi brûlante que le jour qui s'annonce et je caresse son petit front moite, sur lequel les cheveux commencent à coller un peu.*

Page 226 ; Rebecca Lighieri met en scène le lieu qui lie déjà Armand et sa fille. Pour décoder ce passage il faut revenir à la fois au poème de Victor Hugo et au conte d'Andersen

⁴¹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Microchimérisme>

« Poucette ». C'est ce contre qu'Armand lit à sa fille, quand elle et enfant. Dans celui-ci Poucette est une petite fille minuscule, qui se demande comment elle pourra se trouver un amoureux à sa taille. Andersen fournit la solution. Poucette rencontrera « le prince des fleurs », qui a sa taille. Armand emmène sa fille dans une union fantasmagorique qui se situera dans le monde merveilleux des contes. Et Miranda lui signifie à sa façon qu'elle adhère à cette méta-réalité en prétendant avoir vu le prince des fleurs sur une touffe d'asphodèle.

- *Tu as vu ?*
- *Oui, c'est une très jolie fleur, avec un très joli nom : asphodèle.*

J'ai beau loucher sur la fleur, je ne vois rien que ses pétales en étoile, et tout ce qui me vient à l'esprit, ce sont le vers d'Hugo. « Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles, les souffles de la nuit flottaient sur Gargala ... ». Au moment où je me penche pour regarder, catapultant dans la garrigue un objet que je n'ai pas le temps de discerner

- *Il est parti*
- *Qu'est-ce qui est parti ?*
- *Je ne sais pas son nom*
- *C'était un bourdon ?*
- *Mais non ! Il avait un visage ! Et un petit corps transparent... comme le prince des fleurs, tu sais, dans Poucette !*

Miranda est en train de signifier à son père qu'elle accepte de sceller son union dans un monde féérique. Armand refuse de percevoir le message et écrit, page 228 :

- Ce matin-là, je fais ce que j'ai toujours fait quand un événement étrange se produit dans la sillage de Miranda : je rationalise immédiatement Pour mieux l'oublier par la suite.

Chez Armand : le refoulement.

Dans ce livre, rien n'est choisi, n'est dit au hasard. Nous sommes amenés à reprendre ce poème de Victor Hugo, illustrant une scène où Ruth, fille de Naomi, la jeune esclave d'un riche fermier juif, Booz, entreprend de séduire celui-ci pendant qu'il fait sa sieste⁴². Voici ces vers, extraits du poème de Victor Hugo « Booz endormi ». :

Booz ne savait pas qu'une femme était là, et Ruth ne savait pas ce que Dieu voulait d'elle.

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles.

Les souffles de la nuit flottaient sur Gargalla. L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle.

A l'époque de Victor Hugo, la pudeur est de mise. Comme dans les séries B américains, quand l'acte sexuel va être consommé la caméra glisse vers une image évocatrice. Dans le poème de Victor Hugo c'est le célèbre vers :

⁴² <https://sainte bible.com/lsg/3.htm>

- *Comme une faucille d'or dans le ciel étoilé.*

Ce premier acte se termine par la remise à Miranda du cadeau d'anniversaire de ses seize ans. Armand est dans un magasin de disques avec Line, sa maîtresse, qui lui recommande alors chaudement le CD de Sia. Et Armand d'ajouter :

- *Je reste insensible, mais quelque chose me dit que cette chanson peut parler à Miranda, y compris la noirceur de ses paroles. Le jour de ses seize ans, 1000 forms of fears⁴³ figure au nombre des cadeaux. Ai-je scrupule à offrir un disque conseillé par sa maîtresse ? Non pas du tout, et si j'en avais eu, la joie de Miranda les aurait balayés. Elle se rue sur moi et me serre dans ses bras :*
 - *Merci, c'est trop bien, le disque que tu m'a acheté !*
 - *Ben dis-donc, je devrais t'offrir des disques plus souvent. Tu aimes toutes les chansons ?*
 - *Oui !*
 - *Tu préfères laquelle ?*
 - *Je sais pas, j'aime tout ! Peut-être que la préférée, c'est quand même « burn the pages ».*
 - *Et « Chandelier » ?*
 - *J'ai l'impression qu'elles ont été écrites pour moi !*
- ... Au lieu de me réjouir, je devais plutôt me demander pourquoi ma fille de seize ans se sent concernée par une chanson qui parle de dépression d'alcoolisme et de prostitution ; je devrais me demander si sur mille formes de peurs, elle n'en a déjà pas éprouvé beaucoup.*

Je vais clore ici cette évocation du roman de Rebecca Lighieri, qui s'est spécialisée dans les dark romances. On peut considérer ce livre comme une sorte de plongée dans un monde d'acteurs pour qui la vie n'est qu'une scène comme une autre scène, un théâtre comme un autre théâtre. Toute l'intrigue est centrée sur le fossé béant entre la façon dont Armand perçoit sa fille unique et sur ce qu'elle est réellement devenue. Un thème qui parlera à nombre de jeunes qui se seront tentés de se retrouver dans ce personnage. Tous les ingrédients sont réunis pour évoquer la reproductibilité des schémas sexuels et comportementaux, à travers la description de trois générations d'hommes et de femmes. Le message est totalement désespérant, suicidaire. Le fait de vivre en couple, d'avoir un travail, d'élever des enfants, est décrit comme une dissolution dans la société, signe d'une

⁴³ Mille formes de peurs.

complète déchéance. On évoque le destin d'autres membres du « Club des Enfants Perdus » qui sont ces chanteurs et chanteuses en vogue, qui consomment leur autodestruction et, quand une overdose ne marque pas la fin de leur course, se suicident. Tel sera le choix de Miranda.

J'ai lu des critiques sur cet ouvrage, qui se centrent sur ses qualités littéraires. Mais, souvent, les critiques évoquent ces actes de sodomie, à la fois chez les parents de Miranda et chez cette dernière, comme si elle avait hérité de telles pratiques. Et les commentateurs se demandent pourquoi ces scènes sont décrites avec un tel luxe de détails et de précision, une question à laquelle seule l'auteur serait à même de répondre.